Léveillé, J. R. *Sūtra*. Saint-Boniface : Blé, 2013. 76 p.

Où l'on retrouve J. R. Léveillé et son exquise poésie dans une langue douce et ouvragée, sage et infinie. Ce recueil procurera à ses lecteurs le plaisir d'une pause, le recueillement des yeux sur la page et le ralentissement fécond et bienvenu des pensées trop pressées. Nous entrons dans le beau et dans le paisible. Les *sūtra* sont semblables à des aphorismes dont la collection peut prendre la forme d'un livre et sont pratiqués en diverses circonstances, en particulier dans le brahmanisme et le bouddhisme. Les *sūtra* de Léveillé nous transportent dans ce que la dédicace nomme les « souvenirs du Japon » et dans une écriture d'aphorismes brève, hachée en autant de perles qui orneront la méditation. *Sūtra* est un recueil à lire lentement et à laisser grand ouvert à l'une ou l'autre page pour mieux rêver. Parmi les plus simples, voici deux *sūtra* pour exemples : « L'illuminé ne voit pas / dans le mystère / parce qu'il est éclairé / mais parce qu'il porte / la nuit », alors que « Le lieu à atteindre / n'est pas indéfectible / Le moyen de s'y rendre / peu imprévisible ».

En accolades aux *sūtra*, le poète a placé deux longs poèmes-récits, « Fable du singe, du serpent et de l'effraie » et « La voie du retour », autrement dit deux régals de lecture. Le premier se délecte de sensations irisées de blanc causées l'été par « les nuages, blancs, qui neigent, sans jamais tomber du ciel », alors que « La pluie est souvent grise. Certains trouvent qu'elle est verte. Parfois, elle est bleue, ou presque blanche ». La délectation est aussi celle de l'écriture. Comme un poète célèbre avant lui, les voyelles l'enchantent et lui ouvrent des univers de couleurs incertaines et d'ombres sans pareil. Ainsi, « lui croyait que l'O avait la couleur du vent. Changeante », tandis que « le cri de la mouette est un I rouge, aussi strident que le jaune du soleil dans le bleu du ciel et de l'eau ». Dès le début, il déclare que sa vision des voyelles et de couleurs provient d'une écriture filtrée par l'ombre, « à travers l'ombre ».

Sur ce point, le deuxième poème-récit à la fin du volume raconte aussi une traversée, celle qu'un homme qui a déjà traversé la vie jusqu'à maturité, fait de son jardin. Accompagné d'un ami fidèle, le chien Bouddha, il apprend d'autrui, se baigne dans l'eau fraîche, vit le sombre et le doré des journées, ne s'ennuie jamais, observe la vie animale, convaincu qu'« En Orient, on dit qu'il est possible de déceler le temps dans la prunelle des chats ». Dans le jardin qui mobilise tous ses soins, l'homme lit et relit les écrits de ses amis et des voyageurs les plus lointains « dans leurs longues pérégrinations » de l'Asie de son souvenir. Il veille sur le passé et sur la mémoire, parfaitement à l'écoute des senteurs et couleurs qui l'entourent. *Sūtra* est un jardin de poésie où

il fait bon se promener ; la nature et la pensée y sont apaisées dans les menus déroulements d'une longue et calme réflexion.

Catherine Parayre, Université Brock